

MARIA
BORRÉLY

La tempête
apaisée

Francine, de sa douce voix, raconte : « Le chevalier pareil au soleil levant, le chevalier au manteau blanc, monté sur le cheval aussi blanc qu'une source... s'élançe ! faisant du feu des quatre sabots. »

« Des quatre sabots ! », reedit le petit Élie, qui s'endort dans les bras de Francine.

Paisible, Élise coud à la lampe. Au grand calme. Doucement elle remue sa couture.

Francine, la blonde Francine, tient en ses bras Élie endormi. À moins que ce ne soit Éloi ? Ils sont si ressemblants !

Souriante, en un long regard de tendresse, la jeune fille contemple l'enfant aux belles lèvres.

Dans ce nid si tiède, personne ne fait de bruit.

Le poêle est si chaud maintenant : mystérieuse, la bûche fredonne.

Dans sa couture, la main d'Élise s'appesantit. Elle commence à somnoler, penche en avant la tête, l'on ne voit plus son visage mais seulement le royal diadème de sa tresse enroulée, luisante à la lampe comme de l'or massif!

Élise dort tout à fait.

Francine clôt les paupières. Elle les entrouvre. En ses bras, Élie, entrouvre les siennes.

Mystérieuse, la bûche siffle si doucement! Mais personne ne l'entend plus, c'est l'instant où, léger, le rôdeur des songes bondit, et l'on trouve si naturel qu'il soit là!

Paul est entré. Et soudain Élise a bondi sur ses pieds. Francine jette le petit Élie qui titube.

La face de Paul est ensanglantée.

– Paul!

– Paul!

– Papa! hurle le petit Éloi.

Paul ressemble à un cadavre.

– Figurez-vous que je viens de m’entendre claquer un coup de fusil... dans le bois... tantôt... et peut-être bien que je l’ai essuyé?...

Il dit cela d’une voix si pâle ! tandis que les autres, devant lui, ressemblent à des personnages de tableau.

Il fait un soupir.

– Ça m’a coupé bras et jambes, dit Paul vacillant tel un homme ivre.

Avec des gestes fous, Élise palpe le crâne, fouille à mains pleines dans l’épaisseur des cheveux cuivrés, aux flammes ardentes. Il s’est assis. Mais on le fait dresser.

Prompte, Francine lui ôte sa veste. Elle promène sur lui la lampe et son regard aiguisé.

Les cheveux sont mouillés. Mais c’est de pluie?

– Oui ! c’est de pluie.

– Baisse-toi, dit Élise.

– Renverse-toi en arrière, dit Francine.

Oh ! les mains se poissent de sang.

– Lève tes deux bras. Tu es libre de tous tes mouvements ?

– Tu n’as rien eu ?

– Tu n’as rien eu ! sauf à la main. Le plomb t’a seulement éraflé ?

– Pfff! . . . , dit Paul.

– C’est rien, dit Francine.

– C’est rien ? demande, étonné, le petit Éloi, l’enfant aux belles lèvres, étrangement pâlies.

– Le sang sur la figure vient de la main.

– Le sang sur la figure vient de la main, répète, en un souffle, Élie hagard, comme dans un cauchemar et prêt à tomber.

– Tu n’as pas senti le coup ?

– Si. Dans le noir, j’ai cru qu’une branche m’avait cinglé la main ?

Élise palpa la main sanglante.

– Francine ! Approche mieux la lampe.

– Oh ! comme elle saigne !

Décomposé par la vue du sang, le petit Élie recule.

– Paul, bois ce rhum, dit Francine de toute la douceur de sa jeune voix, avec une tendre affection.

Dans la pénombre de l'évier, Paul se rince maintenant le visage et la main. Élise et Francine se rincent après lui.

Où pourrait-on être mieux qu'ici, en la bonne salle campagnarde ?

À leur habitude, les deux jumeaux d'Élise et de Paul qui font la joie de leur nid, de magnifiques enfants de sept ans, se jettent dans leurs bras.

La cuisine, les enfants y ont mis le plus grand désordre : toutes les goves¹ éparses, les chaises renversées, des rognures d'étoffe et la couture d'Élise en oriflammes aux barreaux.

Au bord du pétrin, le restant des quatre heures des enfants : quelques esquilles de noix, une moitié de tartine laissée par Élie.

La soupe d'épeautre mijote dans le chaudron, répand son arôme.

Sa main blessée, pansée d'une toile éblouissante par les soins de Francine, Paul vient s'asseoir à la table, tandis qu'Élise, en face de

1. Cosses.

lui, enlace ses deux enfants, toujours dans d'émotion.

En le silence de la maison des bois, le réveil bruit.

– C'est au quartier de la Chèvre-Blonde, dit Paul, d'une voix plus assurée.

– Un peu avant, un peu après le chêne-double?

– Beh! Je ne sais pas. Je n'y voyais pas. Il faisait si sombre. Il pleuvait. Le bois, noir comme un crime... Un buisson s'est enfui dans les ténèbres!

– Oh! Tu me fais frémir! dit Francine qui comprime son cœur à deux poings.

Maintenant, Paul reprend tout à fait, et sa voix virile, et sa figure, et son air dominateur. Faisant un grand soupir d'aise, il regarde autour de lui avec sérénité. À longs traits, il s'abreuve de la joie de son nid, tandis qu'Éloi, l'enfant aux belles lèvres, soudain attentif en les bras de sa mère, écoute au dehors l'ouragan noir.

L'ouragan du crime.